

(1)
T R A I T É
S U R L E S
P R I N C I P E S F O N D A M E N T A U X
D E
L A S A G E S S E
O U
P H I L O S O P H I E M O R A L E.
A L'USAGE DE LA JEUNESSE.

"Virtus est vitium fugere, & sapientia prima
"Stultitia caruisse." HOR.

PAR MADEMOISELLE E. CACOUAULT,
DE LA MIMARDIERE.

A L O N D R E S.

M. DCC. LXXXI.

T R A I L

OUR DRS

PRINCIPLES AND THEORY

D R

ET AL SACES



PHILIPPO

A LUGGERS LAL

THE MUSEUM OF THE

THE MUSEUM OF THE

THE MUSEUM OF THE

A LUGGERS LAL

MUSEUM OF THE

À MYLORD THURLOW,

Grand Chancelier d'Angleterre.

MYLORD,

L'OUVRAGE que j'ai l'honneur de présenter à votre grandeur, est un traité sur les principes fondamentaux de la sagesse ou philosophie morale, à l'usage de la jeunesse.

Ce n'est point ici Mylord une de ces productions, que la sublimité du génie fait éclore ; ce n'est qu'un foible essai d'une jeune plume, qui reclame les suffrages & la protection de votre grandeur. Quel honneur pour moi, Mylord, d'avoir eu la permission de faire paroître cet ouvrage sous les auspices d'une per-

sonne d'un rang si distingué, & d'un mérite si accompli à tous égards!

J'ai cru, Mylord, qu'un traité qui renferme les préceptes les plus essentiels, pour conduire la jeunesse au sentier de la vertu, ne déplairait pas à votre grandeur; & j'ai lieu d'espérer, qu'en le lui consacrant, elle daignera le regarder d'un oeil favorable, & le recevoir comme un hommage, de la plus vivé reconnaissance, & du plus profond respect, avec le quel j'ai L'honneur d'être,
Mylord,

De votre Grandeur,

La très humble & très

obéissante Servante,

ELIZABETH CACOUAULT,

De la Mimardiere.

P R E-

P R E F A C E.

TOUTES les sciences sont inutiles à l'homme, s'il ignore celle de se connoître lui même ; & cette connoissance ne peut s'acquérir que par l'étude de la sagesse : seule digne de nos recherches. Le traité que j'offre ici au public, sous cette dénomination, quoique concis, ne laisse pas, que de renfermer tout ce qui peut conduire l'homme, à la véritable connoissance de soi-même ; connoissance, d'autant plus utile,

qu'elle lui enseignera à cultiver la vertu, & à fuir le vice.

Malgré que je n'aye destiné cet ouvrage que pour l'usage de la jeunesse, de l'un & de l'autre sexe; il peut également être utile aux personnes d'un age mur qui igno- roient les préceptes qu'il renferme.

L'étude d'une science qui enseigne les règles les plus essentielles, pour nous rendre honnêtes & heureux, n'est elle pas plus analogue à l'éducation qu'on doit donner à la jeunesse, que n'est la lecture de ces Romans dangereux, qui ne font qu'embrouiller l'esprit & corrompre le coeur.

J'ai puisé mes idées chez les meilleurs auteurs, qui ont écrit sur cette matiere; & j'ai fait en sorte, en ex-

trayant leurs sentimens, de les ranger par ordre, d'une maniere la plus claire, & la plus abrégée, qu'il m'a été possible, afin de rendre cet ouvrage aussi intelligible, qu'il est instructif.

On y trouvera des exemples de vertu & de vice, qui feront voir, combien cette première est aimable, par les sentimens nobles qu'elle inspire ; qui la constitue, à juste titre, l'ame & l'ornement de la société.

Que le vice aucontraire, y est peint comme un monstre, qui n'offre à nos yeux, que des peintures hideuses, qui dégradent l'homme & font frémir la nature !

Cet ouvrage ayant pour but la culture de l'esprit, & l'ornement du coeur de la jeunesse, je ne fais au-

cun doute, que le public ne me
sache bon gré, de le lui avoir pré-
senté. Enfin, je reclame l'indul-
gence de mes lecteurs, sur les
fautes, que mon peu de lumiere,
auroit pu me faire commettre:
d'autant plus que j'écris dans une
langue qui n'est pas la mienne.

DE LA SAGESSE

O U

PHILOSOPHIE MORALE.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

LORSQUE je jette mes regards sur
la structure de ce vaste univers ;
j'y vois régner un ordre merveilleux ,
une harmonie constante. Tout y brille
d'une beauté majestueuse : tout y dévoile
une magnificence infinie.

B

Le plus petit insecte déploie à l'œil étonné, les trésors d'une intelligence suprême ; qui, par des moyens aussi simples que sûrs, conduit tout aux fins qu'elle s'est proposée.

En vain le philosophe impie voudroit me persuader que tant de merveilles, ne sont que l'effet du Hazard ; les systèmes de son imagination téméraire ne pourront jamais me soustraire à la connoissance d'un Dieu créateur, dont la sagesse éclate dans tous ses ouvrages d'une manière si admirable.

Or cette sagesse me découvre une vérité incontestable : qui est, que l'auteur de la nature n'a rien pu créer, que pour lui. Un être aussi parfait, pouvoit-il agir pour une fin qui ne fut pas digne de ce qu'il est ?

Et quelle fin plus digne d'un Dieu que lui même ? Cet être intelligent, étant la fin de tout ; nous ne pouvons donc lui refuser le rapport de toutes nos

actions, sans la plus grande injustice : puis qu'il n'y a rien qui ne doive se rapporter vers lui, comme vers son centre.

Et en effet, ces vastes corps qui roulent au dessus de nos têtes, & dont nous admirons l'éclat, l'équilibre, & les mouvements si réguliers; cette profusion d'étoiles, ces feux purs que nous voyons étinceller dans un sombre azur ;

La diversité qu'on apperçoit dans les plantes, dans les animaux; dans la vicissitude des saisons; sa libéralité dans les trésors de la terre; sa providence dans ces vastes campagnes revêtues de riches moissons; sa grandeur, dans ces abîmes d'air & d'eau : dans cette voute immense des cieux. Les éléments féconds en prodiges, les pluies, les neiges, les grêles, les tonnerres; tout a reçu du créateur une force, une action puissante, pour la manifestation de sa gloire.

Les arbres, & les plantes; les métaux & les animaux, publient à leur manière,

ses grandeurs & sa bonté; & ils nous annoncent, qu'ils n'ont été tirés du néant, que pour révéler à des créatures plus heureuses, l'infinité de ses perfections. En un mot, toute la nature conspire sans cesse au maintien de l'ordre que l'être suprême y a premièrement établi: tout suit des loix vraies, justes, & immuables. Cet être parfait n'étant qu'ordre, vérité, justice, & immutabilité; tout dans l'univers, doit être nécessairement, emporté, vers son auteur. Si cette vérité ne souffre aucun doute à l'égard de la nature corporelle; si des êtres inanimés ou vivants; mais auxquels une intelligence réfléchie a été refusée, n'ont pu sortir des mains de Dieu, sans une impulsion invincible vers lui même: que dirons nous de l'homme, que le créateur a formé à son image: & à qui il n'a donné un coeur & un esprit, que pour le connoître & l'aimer. Dieu a voulu être, & il ne se pouvoit pas qu'il ne fut la fin der-

niere de toutes les autres créatures : qui ne font que le jeu de ses doigts.

L'homme, qui est le chef d'oeuvre de sa puissance, (& qui est le seul d'entre les animaux qui ait érigé des temples à l'éternel) devoit donc se porter continuellement vers son principe ; & être attiré par de fortes chaines vers la divinité, comme vers son centre & son unique but. L'Homme est véritablement libre, sur le choix des biens créés tels & déterminés ; & sur celui des différentes voies, qui peuvent le conduire à leur possession. Pour être convaincu de cette vérité, il ne faut que réfléchir sur la nature des biens créés, sur celle du coeur humain, & sur les sentiments intérieurs qui nous annoncent d'une manière si claire, le don précieux de la liberté dont nous jouissons. Si d'un côté les créatures présentent à l'esprit du philosophe, des beautés & des rapports qui le frappent d'admiration ; de l'autre, elles n'offrent

rien au coeur de l'homme qui puisse se remplir. Il n'y en a aucune qui ne soit parfaite en son genre, & qui ne se rapporte d'abord à une fin très bonne; & en dernier lieu, à la meilleure de toute : à Dieu même.

Mais elles sont tirées du néant; & ainsi n'étant que vuide, privation, limites; elles n'ont aucune proportion avec des désir de plénitude, de jouissance; & infinis dans leur étendue; & pour ne parler que de celles qui enflamment le plus les hommes : que sont les richesses, les honneurs, & les plaisirs ?

Les richesses ne sont données à celui qui les possède, que comme un dépôt qui lui est confié, pour en faire un bon usage, & pour pourvoir aux besoins des infortunés : ses semblables.

Les dignités ne sont données à celui qui en est revêtu, que pour le porter à devenir le pere de l'orphelin, l'époux de la veuve affligée, l'appui du foible, le

Bouclier de l'innocence persécutée ; & si les rois sont regardés comme des dieux sur la terre , par la grandeur qui les environne ; ils doivent l'être plus véritablement , par la ressemblance avec cet être suprême : qui ne dédaigne pas de rendre les ouvrages de ses mains participants de sa gloire.

Celui dont le cœur est avide de plaisirs , s'il veut en goûter les douceurs , qu'il n'en jouisse , ou plutôt qu'il n'en use qu'avec mesure , & lors que les loix de la nature & de la grace lui permettent. Qu'il ne s'y repose pas , ils ne font que l'ombre du bonheur : Dieu seul en est la réalité , la source , & la fin.

Le bonheur de l'homme , n'est pas toujours où il le cherche. Il ne se trompe jamais dans ses desirs ; mais seulement sur leur objet. Il veut toujours être heureux ; cependant , combien de fois ne trouve-t-il que peine & amertume : où il ne cherchoit que plaisirs & douceur.

Tout ce qui existe , peut être considéré , sous le double rapport du bien ou du mal ; & ce bien ou ce mal est ou réel ou apparent.

Pour enflamer notre coeur , l'apparence du bien suffit : mais la réalité seule peut le satisfaire pleinement.

En poursuivant donc la jouissance des créatures , qui , loin d'être la réalité du bonheur , n'en font tout au plus que l'ombre ; l'homme peut s'en amuser quelques moments : mais , bientôt après , il se voit isolé vuide , & dénué de tout ; lorsque ces mêmes créatures viennent à se découvrir du côté peu avantageux , que l'illusion cesse , & que toute leur laideur est au grand jour ; alors , il est véritablement malheureux ; son erreur le désespère ; sa prétendue félicité , s'évanouit : il ne lui reste qu'un souvenir inutile , & d'éternels remords. Tous ceux qui mettent le bonheur suprême dans les objets créés ; dans l'opulence , par exemple ;

ou dans les dignités, ou dans la satisfaction des sens; font ce raisonnement d'une maniere implicite, si non expresse: les richesses, les honneurs, les plaisirs sensuels, voilà notre bonheur: voilà donc aussi notre fin. Plus nous multiplierons ces biens, plus nous serons heureux; nous ne devons donc avoir d'autre but, dans toutes nos actions, que la jouissance & la multiplication de ces mêmes biens: c'est où il nous faut tendre de toutes les facultés du corps, & de l'âme.

Donc, dit l'avare, soyons un usurier, un injuste, un usurpateur; puis que ce sont là les moyens sûrs d'accumuler des richesses. Donc, dit l'ambitieux; employons la fourberie, la lâcheté, la trahison; si ce sont autant de voies pour arriver aux plus hautes dignités.

Donc, dit le voluptueux; ne cherchons qu'à corrompre l'innocence, qu'à séduire la simplicité: ne nous faisons aucun scrupule de causer le trouble & le deuil des

familles ; le rapport même ne doit pas nous coûter , s'il favorise l'exécution de nos projets.

Je frémis à la seule pensée de tant d'horreurs ! Cependant , elles se commettent tous les jours à la honte du genre humain.

Je conclus , par une sorte de recapitulation , que l'homme ayant reçu de l'être suprême une impulsion nécessaire vers son bien être en général , & ne pouvant être parfaitement heureux , par la possession d'aucun bien tel & déterminé ; il est vraiment libre sur le choix des biens créés en particulier ; & que les répugnances qu'il éprouve dans l'exercice de sa liberté , sont pour lui des occasions de vertus ; comme son erreur sur le véritable objet de ses desirs , est une source de vices.

DE LA CONNOISSANCE DE NOUS MÊMES.

Premier principe de la Sagesse.

R IEN n'est plus utile à l'homme que l'étude de la Sagesse; elle lui enseigne, non seulement à se connoître soimême, mais encorè, elle lui fraye le chemin à toutes sortes de vertus: seul moyen de parvenir au véritable bonheur. On a donné le nom de philosophes à ceux qui la recherchent; & la philosophie, n'est précisément, qu'un amour de la Sagesse.

La Sagesse, suivant les anciens philosophes, est la connoissance des choses divines & humaines; & de ce qui constitue leur nature. Un homme qui mépri-

feroit cette étude, je ne conçois pas ce qu'il peut aimer. Car si vous cherchez l'agréable & l'amusant, peut on rien comparer à une sorte d'étude, qui tend à nous rendre honnêtes gens & heureux?

D'ailleurs, ou c'est à la philosophie de nous enseigner les principes d'une probité solide & constante, ou il n'y a point d'art pour cela. Prétendre qu'il n'y a point d'art propre à nous enseigner l'essentiel; tandis qu'il y a des arts pour tout le reste: c'est un discours vague, & une erreur capitale.

Pour apprendre donc la vertu, à quelle autre école iroit-on qu'à celle de la philosophie?

A tout animal, de quelque espèce qu'il soit, la nature lui inspire d'abord de veiller à conserver son être, de fuir ce qui pourroit lui nuire; & de chercher à se procurer des aliments, une retraite: tout ce qui est nécessaire pour mettre sa vie & son corps en sûreté.

Tous

Tous les animaux ont encore cela de commun, qu'ils se portent à procréer leur semblable; & qu'ils prennent un certain soin de ce qu'ils ont mis au monde.

Mais entre l'homme & la bête, il y a cette différence essentielle : que la bête n'ayant pour guide que le sentiment, ne s'attache, qu'aux choses présentes, & qui sont devant ses yeux, sans être touchée que bien foiblement ni du passé ni de l'avenir ; que l'homme au contraire, est doué d'une raison, qui lui montre l'enchainement des choses ; par où elles sont occasionnées, quelles en sont les suites, les rapports des unes avec les autres ; & pouvant d'un coup d'oeil, qui embrasse l'avenir avec le présent, voir tout le cours de sa vie, il prend de loin ses mesures pour ne manquer de rien.

Un goût remarquable & qui est particulier à l'homme : c'est le désir de connoître le vrai.

Que nous ayons du loisir & l'esprit libre, nous nous sentons cette envie, de voir, d'entendre, d'apprendre quelque chose : persuadés, que, pour vivre heureux, il nous importe de pénétrer dans ce qui est caché ou qui est une sorte d'admiration : ce penchant nous vient dès l'enfance. Les gens de lettres sont si charmés de leurs études, qu'ils en oublient leur santé, & leurs propres affaires.

Pour se rendre savants, ils ne trouvent rien de pénible ; & quelques grands que soient leurs travaux, ils se croient dédomagés, par le plaisir qu'ils goutent en acquérant des lumières.

Que deviennent les plaisirs de la table, &c. mis en comparaison avec les douceurs, que l'étude nous offre ? Pour des personnes sensées & bien élevées, c'est un goût qui croît avec l'âge.

Ainsi le vers de Solon, où il dit, qu'en vieillissant il apprend toujours, lui fait honneur.

Aucun plaisir qui flatte l'esprit, ne peut surpasser celui là ; heureux, dit Platon, l'homme qui peut, ne fut ce que dans sa vieillesse, parvenir à être sage ; & à penser sainement.

Cicéron. de Officiis, II. 2.

DE L'ESPRIT ET DU CORPS.**DE L'ESPRIT.**

LES personnes qui ont beaucoup d'esprit doivent témoigner beaucoup de bonté aux autres : car avoir tant d'esprit n'est pas souvent une qualité aimable ; elle peut attirer l'envie ou la haine, au lieu de l'affection ; & insensiblement , nous aimons moins les personnes qui nous oppriment par leur esprit.

Il faut donc tâcher , que la principale qualité qui éclate en nous , soit la bonté ; parce qu'elle ne choque personne ; & qu'elle ne blesse point l'amour propre des autres.

Le

Le véritable esprit vient de la raison, ou pour mieux dire; c'est la raison & le bon sens même, qui donnent à nos idées la justesse & la précision qu'elles doivent avoir pour plaire.

A quoi sert l'esprit, si on est insociable, fier, & dédaigneux? On se fait des ennemis de ceux à qui l'on veut faire sentir la supériorité de son génie.

S'en orgueillir de ses talents, c'est les aviler : bornez vous donc à l'esprit que vous avez, & n'ambitionnez pas de paroître en avoir d'avantage. L'affectation ne sauroit remplacer ce qui nous manque; elle gâte au contraire le peu que nous avons. Rien ne prouve plus la foiblesse de notre esprit, si follement entêté de son opinion; qu'il s'aigrit & s'irrite contre tous ceux qui le contredisent : on croit voir du mépris dans ceux qui ne présentent pas comme nous, & sur le simple soupçon, l'amour propre se hâte de s'en venger par la haine.

La dernière perfection de l'esprit humain, est de bien connoître ses foibleſſes, ſa vanité, & ſa miſère : moins on a d'eſprit, plus on s'éloigne de cette connoiſſance.

Il n'y a point d'eſprit où il n'y a point de raiſon ; & il n'y a point de raiſon où il n'y a point de ſolidité ni d'exaſtitude. Ainſi toutes les penſées qui brillent d'abord, mais qui s'évanouiſſent quand on les approfondit, ne méritent que du mépris.

Le goût du bel eſprit nous rend pareſſeux & ignorants : un petit écrit ingénieux trouve plus de lecteurs, qu'un long ouvrage, quelque excellent qu'il ſoit.

En fin on peut beaucoup déplaire, avec beaucoup d'eſprit : lors qu'on ne s'applique, qu'à le faire valoir au dépend des autres.

D U C O R P S.

LE corps est cette substance étendue, qui compose la seconde partie de nous mêmes.

Si nous n'étions que des substances spirituelles, nous pourrions ne nous occuper que de ce qui regarde l'esprit; mais, les besoins de la nature nous font continuellement sentir la nécessité de prendre soin de nos corps.

Le corps est l'agent de l'âme; ainsi nous devons l'entretenir comme un serviteur fidèle: mais aussi, nous devons le tenir toujours dans la dépendance; & prendre garde qu'il ne secoue le joug de la servitude, & n'usurpe l'empire: c'est

ce qui arrive lorsque nous nous livrons aux passions violentes ; car encore une fois, nous pouvons résister à leurs efforts.

Il est plus facile de leur refuser l'entrée du coeur , que de s'opposer à leurs effets, & d'arrêter leurs progrès.

Le corps est composé de fibres & de vaisseaux, qui servent d'organes à ses sensations. C'est la disposition de ces organes, qui constitue l'espèce de notre esprit, & le caractère de l'humeur dominante. Cette humeur est la source de nos sensations & de nos idées ; les idées forment nos passions ; ainsi la constitution est la cause des différences qu'on remarque dans l'homme :

Disposition cependant que l'esprit peut corriger à certain point. L'air, la nourriture, l'âge, la maladie, la santé, changent souvent notre constitution ; & nous donne de nouvelles idées, & de nouveaux penchans.

DE LA RAISON.

LA raison tient aux sens, par le ministère desquels elle est informée de tout ce qui a rapport à la vie, à la quelle elle préside. Cette raison est assujettie à un corps, dont les organes ne lui ont pas été donnés pour contempler; mais pour travailler, pour agir, pour s'exercer à toutes sortes de biens : voilà sa fin.

Le voyageur n'a pas besoin de connaître à fond la nature de la terre sur laquelle il marche; ni celle de la rivière qu'il voit le long de son chemin: il n'est question pour lui, que de suivre l'un, & d'éviter l'autre; autrement, il iroit d'objet et objet & son voyage ne se feroit point: c'est l'image de notre vie.

Chez l'homme la raison n'est pas comme dans les animaux une impression d'adresse & de force , pour produire une certaine operation uniforme , par des organes. Elle est dans l'homme un principe actif & fécond , qui connoit , & qui voudroit sans fin augmenter ses connoissances ; qui délibere , qui veut , qui choisit avec liberté , qui crée pour ainsi dire , tous les jours de nouveaux ouvrages.

La raison fait bien plus ; elle fait connoître à l'homme la beauté de l'ordre ; en sorte que l'homme peut aimer cet ordre , le goûter , & le mettre dans tout ce qu'il fait : il peut imiter la divinité même ; & sa raison fait de lui l'image de cet être suprême , sur la terre.

A des avantages si précieux , la raison joint des droits qui l'annoblissent encore plus ; elle est le centre des ouvrages de Dieu sur la terre : elle en est la fin : elle en fait l'harmonie. Otons pour un moment la raison de dessus la terre , & sup-

poſons que l'homme n'eſt point: dès lors, la terre eſt aveugle, & n'a pas beſoin de la lumière du ſoleil. Avec la chaleur de ce bel aſtre, les pluies & la roſée feront germer les ſemences; & couvriront, ſi l'on veut les campagnes de moisſons & de fruits; mais ce ſont des richesses perduës; il n'y a perſonne pour les recueillir, ni les conſommer: les différentes qualités & propriétés des animaux deviennent inutiles c'eſt en vain que le cheval & le boeuf ont reçu des forces, qui les mettent en état de traîner ou de porter les plus lourds fardeaux; l'inutilité & la contradiction ſe trouvent répandues par tout. Rendez l'homme à la nature remettez la raiſon ſur la terre: auſſitôt l'intelligence, les rapports, l'unité régneront par tout; l'homme s'approche tous les êtres, ils tendent tous à lui: ſa préſence forme un tout de tant de parties différentes. En fin, par ſa raiſon, l'homme eſt, non ſeulement le centre des créatures

qui l'environnent ; mais , il en est encore le ministre & l'interprète de leur connoissance : c'est par sa bouche qu'elles acquittent le tribut de louange , qu'elles doivent à celui qui les a faites. Les animaux ne connoissent point celui qui les habille , & les nourit. Le soleil ignore même son auteur : la raison seule le connoit. Placée entre Dieu & les créatures insensibles , elle fait qu'en jouissant de celles ci , elle est chargée envers la divinité de l'action de grace , de louange , & d'amour. Sans la raison , toute la nature est muette ; par elle , toutes les créatures publient la gloire de leur auteur.

DU JUGEMENT.

LE jugement est une faculté active de l'esprit, qui compare les idées & en tire des conséquences. C'est le jugement qui fait les philosophes, & les politiques. Le jugement doit être la règle & le guide de notre conduite dans tout le cours de notre vie: c'est la réflexion qui le fait naître. C'est lui qui supplée aux défauts de nos connoissances, & qui présume que les choses sont d'une certaine façon, sans l'appercevoir certainement. La plupart des jugemens des hommes, ne leur sont dictés que par leurs passions, & leur temperament. Ils ne jugent des choses, que par le rapport

qu'elles ont avec eux ; ce qui porte naturellement à croire , que , ce qu'on appelle raison , vertus , est arbitraire ; cependant , il est une raison indépendante du caprice , & de l'opinion : mais quelle est telle ? C'est celle qui nous enseigne les moyens de nous rendre heureux. Dans les choses purement intellectuelles , nous ne ferions jamais de faux jugements , si nous avions présentes les idées qui regardent le sujet dont nous voulons juger.

L'esprit n'est jamais faux , que , parce qu'il n'est pas assez étendu : au moins sur le sujet dont il s'agit.

Dans les choses où nous avons intérêt , les idées ne suffisent pas à la justesse de nos sentiments ; la justesse de l'esprit dépend à lors de la droiture de coeur. Toutes nos affections , nos sensations , nos passions ne reçoivent leur force , que de l'esprit qui les juge , bonnes ou mauvaises , suivant ses lumieres ; & qui sui-

vant ce jugement, les affoiblit, ou leur donne une nouvelle activité.

Par exemple. Je me livre à l'ambition des honneurs & de la gloire ; parce que je regarde l'estime des hommes , comme quelque chose de nécessaire au bonheur de ma vie ; mais si j'envisage l'ambition comme un mal , je fais tous mes efforts pour la détruire.

Ce qui prouve de-quelle importance il est , pour notre bonheur , de s'accoutumer de bonne heure à penser , & à prendre une idée juste de chaque chose : a fin de ne juger que par connoissance de cause.

DE LA VOLONTÉ.

LA volonté est l'effet du consentement que nous donnons au jugement de l'esprit.

C'est un mouvement de l'âme, qui nous porte à l'action en conséquence de la détermination de l'esprit; soit que nous soyons déterminés par la conviction ou entraînés par la persuasion. Malgré que ce soit toujours notre volonté qui détermine nos actions; cependant, elle est souvent incertaine, parce que notre raisonnement n'est pas clair. Le raisonnement est toujours obscur, lorsque les idées ne sont pas nettes.

Ce défaut de netteté vient de notre ignorance. Par exemple. Je veux de-

venir heureux ; & pour parvenir à la félicité, je me livre aux plaisirs des sens ; parce que je crois que ces plaisirs me la procureront : & que j'ignore le chemin qui y conduit. Quelque soit le penchant des passions, la volonté peut résister à leur suggestion : par conséquent nous sommes toujours libres d'agir. Mais il n'est pas moins vrai, que lorsque la volonté cède aux impulsions du sentiment, elle est pour lors déterminée, par la séduction ; & il faut convenir que la séduction est une espèce de violence, qu'il est bien difficile de surmonter.

Cependant, quoique plus à plaindre, nous n'en sommes pas moins coupables : parce que les passions ne peuvent s'emparer de nous qu'avec notre consentement. Nous avons plus de force que de volonté ; & c'est souvent pour nous excuser à nous mêmes, que nous nous imaginons que les choses sont impossibles.

Rien n'est cependant impossible, il y a des voyes qui conduisent à toute chose; & si nous avons assez de volonté, nous aurions assez de moyens: on ne veut pas assez.

M. de la Rochefoucault.

DES PASSIONS.

LA passion est tout ce qui affecte vivement l'âme ; à la différence du goût dont les impressions sont plus légères.

C'est l'opinion qui a donné naissance aux passions : qu'on envisage comme les maladies de l'esprit.

Je n'en connois qu'une qui soit indépendante & qui vienne du tempérament & des sens immédiatement : c'est cette espece d'amour qu'on peut mettre au nombre de nos besoins.

Toute autre passion s'émeut sur l'apparence ou l'opinion d'un bien ou d'un mal ; si c'est d'un bien ce mouvement se

nomme amour; si c'est d'un mal, il s'appelle haine.

Le bien est présent ou futur; le présent est plaisir: le futur est desir.

Le mal présent est tristesse; le mal futur est crainte.

On compte parmi les passions, l'amour, l'ambition, l'amour de la gloire, l'avarice, ou l'amour des richesses, l'envie, la vengeance, & la colère. Les trois derniers passions sont les effets de la haine, qui est elle même une passion. Au reste, les passions ont leur avantage; elles nous portent aux grandes actions, quand elles sont bien réglées. Elles fortifient le coeur & l'esprit: elles nous excitent à nous rendre utiles à la société, par l'appas de l'estime & de la considération. Les passions mêmes les plus folles sont utiles à l'harmonie de l'univers; elles ne sont nuisibles qu'à ceux qu'elles possèdent: & elle ne sont jamais mauvaises, que par leur excès.

Admironſ les talents, & l'importance des paſſions. Que feroit-on ſans elles ? Le laboureur oifif laifferoit le ſoc inutile ; le pilote auroit horreur des dangers ; le riche armeroit ſon cœur d'un bouclier de fer ; le vulgaire impuiſſant périroit ; la tendreſſe des meres envers leurs enfans feroit éteinte ; les noms de pere, d'époux, de frere, d'ami ; ne ſeroient plus que de vains noms. Mais grâces aux paſſions, les cœurs ſavent être ſenſibles malgré eux ; la mere ſ'attendrit ſur ſes enfans, ſa tendreſſe dévore tout ; ſa douleur même lui plait : elle eſt maternelle. Les paſſions ſont connues des nations les plus barbares, qui, ſenſibles aux mêmes revers que nous, témoignent, ou feignent de témoigner, que l'humanité ne leur eſt point étrangère ; & qu'elles ſont prêtes de nous ſecourir dans nos malheurs : & que du moins, elles ne veulent point nuire à qui ne leur nuit pas.

Otez les paſſions ; que deviennent les arts ? Tout l'univers retombe dans l'antique cahos.

Rendez les à l'homme ; les villes & les temples renaiffent de leur ruine ; la vertu même revient : vertu , née pour habiter les paſſions : Vertu, qui fait prendre d'elles ſes plus brillantes couleurs ; la tendreſſe dans les ames tendres ; la vigueur dans les fortes ; la douceur dans les coeur bien placés ; la hardieſſe dans les âmes guerrières ; l'égalité ſi précieufe dans tous : & cette eſpèce d'immutabilité qui la met au deſſus des circonſtances de l'humeur.

En un mot je ne finirois pas, ſi je voulois étaler ici, tout ce qui caractérife les paſſions.

DES HUMEURS.

L'HUMEUR est la qualité dominante du temperament; elle vient de la disposition des organes, & de la qualité des liqueurs qui circulent avec le sang: & qui donne souvent la naissance aux passions, aux vices, & à la plupart des vertus. On entend aussi par ce terme, qu'on prend a lors en mauvaise part, cette disposition du temperament melancolique, qui nous porte à la tristesse, & à l'antipathie. La fortune & l'humeur gouvernent le monde, dit M. de la Rochefoucault.

Les humeurs du corps ont un cours ordinaire & réglé, qui tourne imperceptiblement notre volonté: elles roulent ensemble & exercent successivement un empire secret sur nos actions, sans que nous le puissions connoître.

DES FOIBLESSES.

LA fragilité est le penchant du temperament qui force, pour ainsi dire, nos actions malgré les efforts de la raison qui s'y oppose.

Elle entraîne notre volonté plutôt qu'elle ne la détermine : c'est pourquoi elle est en quelque sorte excusable. Car il est constant, que nous pourrions vaincre nos penchants, si la passion ne les entraînoit, par une lâche complaisance. La fragilité est donc une disposition à céder aux penchants de la nature : malgré les lumieres de la raison. Une des causes de la fragilité parmi les hommes, est l'opposition de l'état qu'ils ont dans la société où ils vivent, avec leur caractère.

Le

Le hazard & les convenances de la fortune les deſtinent à une place , & la nature leur en marque une autre.

Ajoutez à cette cauſe de la fragilité, les viciffitudes de l'âge , de la fanté, des paſſions , de l'humeur ; aux quelles la raiſon ne ſe prête peut-être pas toujours aſſez : on eſt ſoumis à certaines loix qui nous conviennent dans un temps , & ne font que nous déſeſpérer dans un autre.

L'homme fragile diffère de l'homme foible , en ce que le premier cède à ſon coeur , à ſes penchans ; & l'homme foible à des impulſions étrangères.

La fragilité ſuppoſe des paſſions vives ; & la foibleſſe l'inaction & le vuide de l'âme.

L'homme fragile pèche contre ſes principes ; & l'homme foible les abandonne : il n'y a que des oppoſitions. L'homme fragile eſt incertain de ce qu'il fera ; l'homme foible de ce qu'il veut.

Il n'y a rien à dire à la foiblesse, on ne la change pas; mais la philosophie n'abandonne pas l'homme fragile, elle lui prête des secours, & lui ménage l'indulgence des autres; elle l'éclaire, elle le conduit, elle le soutient: elle lui pardonne. Mr. de Fontenelle. Je vais actuellement traiter des sept vices capitaux, & des sept vertus opposées.

DE L'ORGUEIL.

L'ORGUEIL est lors qu'on a une bonne opinion de soi même, & qu'on est prévenu de son mérite.

Il n'y a point d'homme qui ne soit atteint de ce défaut : mais il est plus ou moins odieux, selon l'amour plus ou moins déréglé que l'on se porte à soi même ; car c'est l'amour propre qui l'enfante : & tous les hommes en naissant ont puisés dans cette source corrompue le germe des passions, qu'on voit éclore avant l'âge, au fond de leurs coeurs.

Nous ne respirons la volupté, la haine, la vengeance : que par amour propre.

Les transports de la tendresse la plus vive, ont moins pour objet une beauté

accomplie, que le plaisir qu'on se promet dans la possession de ses charmes.

La haine que nous portons à ceux dont nous croyons avoir reçu quelque insulte, n'est qu'un amour excessif pour nos prétendues perfections; & nous ne penserions point à les en punir, si nous ne goûtions un plaisir délicieux dans le projet même de la vengeance.

Nos afflictions, nos joies, nos craintes, nos desirs, nos espérances; tous les mouvements de notre âme, ont l'amour propre pour premier mobile: l'envie & la jalousie, en sont le desespoir.

Quel contraste monstrueux! s'aimer éperduëment, lors même qu'on ne peut s'aveugler sur l'infériorité de son mérite. L'arrogance est une espèce d'orgueil; elle affecte & vante avec hauteur, & impudence, une supériorité qui n'existe souvent, que dans l'imagination de celui qui ne s'en fait tant à croire: qu'à dessein d'en imposer aux autres.

Ce vice eſt affreux, & attire l'indignation de la ſociété.

La préſomption eſt la fille de l'orgueil; elle conſiſte non ſeulement à nous croire un mérite ſuréminent ſur les autres; mais encore à nous imaginer que dans nos entrepriſes les événements, dociles à nos projets réſpecteront nos lumières, & ne pourront tenir contre la ſûreté de nos démarches.

Ce vice ne peut être que déteſté quand même il feroit accompagné d'un certain mérite.

Si nous nous connoiſſions nous mêmes, ſi nous réfléchifſions ſouvent ſur notre néant, ſur notre origine, & ſur notre fin; ſi nous ſavions dicerner le vrai mérite des gens droits & éclairés, nous ſerions bien éloignés de tout ſentiment d'orgueil, d'amour propre, d'arrogance ou de préſomption.

On tombe d'accord que dans la nature, il n'y a point de conſtraſte plus biſarre

qu'un homme pauvre & orgueilleux ; ignorant & plein de l'amour de lui même ; dans l'impuissance de tout & arrogant ou présomptueux. Il ne faut pas confondre la fierté avec aucun des vices dont je viens de parler. Quoiqu'on fasse abus du terme, il ne doit se prendre dans sa véritable acception, que pour ce sentiment, d'honneur qui veut que nous ne dérogiions jamais, à la dignité de notre naissance, ni à la décence de notre état.

On veut donner pour epoux à une dame de condition un homme obscur, mais qui a amassé de gros biens ; elle préfère une étroite médiocrité, à une riche alliance indigne de son nom : ce n'est chez elle ni orgueil, ni aucune des branches de ce vice : c'est noble fierté.

DE L'HUMILITÉ.

L'HUMILITÉ est un sentiment de l'imperfection de notre être, qui est ordinairement le fruit d'une longue & infructueuse recherche de la vérité. L'homme dans l'ardeur de s'instruire, se trouve à chaque instant arrêté par l'impossibilité de découvrir les secrets de la nature.

Les principes des êtres, l'essence de ce que l'on nomme esprit, âme, &c. Ce sentiment est ce qu'on nomme Humilité.

Il n'appartient qu'à un philosophe d'être humble, l'ignorant n'imagine pas

qu'on puisse aller au delà de ses connoissances.

L'humilité est aussi une vertu chrétienne, qui nous fait sentir notre néant devant Dieu; & qui lui rapporte la gloire de nos connoissances.

L'humilité diffère de la modestie, en ce que celle ci se contente de ne point s'élever; & celle là se plaît même à se rabaisser.

Mais si l'humiliation a pour but l'élévation; alors c'est une espèce d'hypocrisie: ou plutôt une bassesse d'âme, digne d'un souverain mépris.

DE L'AVARICE.

L'AVARICE est plutôt une foiblesse du coeur, qu'une erreur de l'esprit. Je ne m'arrêterai point ici à déclamer sur la peine qu'on se donne pour amasser des richesses, sur les inquiétudes que leur possession cause, sur le vuide qu'elles laissent dans le coeur : ni sur les regrets dont leur perte est suivie.

L'avare n'ignore rien de tout cela : il en fait une épreuve continuelle ; il sait qu'en elles mêmes, les richesses ne sont pas un bien, mais seulement un moyen pour se procurer tout, ce qui parôit contribuer au bien être de la vie.

Cependant il est assez pusillanime pour ne pouvoir se rassurer contre les frayeurs de l'avenir, & l'incertitude des événements. L'avarice est dans l'homme un oubli de l'honneur & de la gloire, quand il s'agit d'éviter la moindre dépense.

On peut dire que l'avare est un fripon qui détourne un effet, qui doit circuler dans le commerce, & qui, par cette circulation, porte la fertilité & l'abondance dans la société.

En condamnant l'avarice; je ne blâmerai point l'économie: je la louerai au contraire.

Mais je ferai observer en même tems, que plus éloignée de la prodigalité que de la libéralité, elle approche plus de l'avarice, & que sans beaucoup de discernement dans la conduite, d'intelligence dans le ménage, & d'attention sur soi même; il est à craindre qu'elle ne dégénere en ce vice, détesté de Dieu & des hommes. Les richesses, comme je

J'ai déjà dit, nous sont données, pour les distribuer à ceux qui n'en ont point. C'est un dépôt, que la providence a confié aux riches. Mais combien en est il qui en sachent faire un bon usage? Jetez les yeux sur un génie abhorré, c'est celui de l'insatiable avarice : ses jouës creuses & livides décèlent son éternelle soif : les foudris cuifants y sont tracés. Il ne s'occupe qu'à chercher un lieu sûr, pour y déposer son trésor : il ne se fie pas à lui même. Voyez-le parcourir les forêts d'un oeil attentif; voyez sa crainte pour son fardeau chéri. Une ombre l'épouvante, un souffle le fait trembler.

Il craint que sa pensée ne le trahisse. Il est toujours sa victime & son bourreau. P. Brumoy. Enfin quand on a été une fois vaincu par l'avarice, on ne peut jamais sortir de ses fers.

DE LA LIBÉRALITÉ.

LA raison & la religion ne défendent point d'acquérir du bien ; elles condamnent seulement l'avidité des desirs, l'injustice des moyens, & l'abus des richesses. On ne doit estimer l'opulence qu'autant que par elle on est en état de subvenir à ses besoins, & de procurer le bonheur de ses semblables.

Ce désintéressement comprend tout ce qui est nécessaire, pour bien user des richesses.

En effet, un homme qui ne les aime point, ne concevra jamais de leur possession un ridicule orgueil ; & il sera fort éloigné

éloigné de se faire un mérite, de ce qu'il ne regarde pas comme un bien.

Il se préservera donc également, & d'une sordide avarice, qui amasse & enfouit ; & d'une aveugle prodigalité, qui se répand en dépenses inutiles.

Il n'emploiera ce qu'il a acquis, que pour sa véritable utilité, pour le bien de ceux qui lui sont unis, par les liens du sang, & de l'amitié ; & pour le plus grand avantage de la société : & c'est un bon usage des richesses, qui lui fera donner le nom de libéral.

La libéralité, étant une vertu dégagée de tout motif de vaine gloire, elle ne se propose point pour but, l'estime des hommes : mais l'accomplissement du devoir, le soulagement des malheureux, & le bien de la société.

C'est parrapport au corps, qu'elle prend soin des membres ; & c'est en vue de l'utilité publique, qu'elle verse ses bienfaits sur les particuliers. Elle cesse-

roit d'être vertu si elle n'étoit pas dans l'ordre : ainsi, non seulement, elle agit avec défintéressement, mais encore avec discernement & justice.

Un homme libéral, porte toujours ses intentions, au delà des desirs de l'indigent : il s'en tient au plaisir secret de faire du bien. Il fait ses largesses, qui n'ont souvent, pour témoins, que Dieu & celui qui les reçoit.

Il donne de si bonne grace, qu'on ne fait si l'on doit être plus reconnoissant de la liberalité, que de la maniere dont elle est faite : en un mot, c'est l'ornement & le trésor de la société, qu'un homme d'une telle disposition.

DE LA LUXURE.

LA luxure est le partage des libertins. Il ne faut que jeter un coup d'oeil sur ses effets pernicieux pour en concevoir de l'horreur !

Aveuglement dans l'esprit, dépravation de goût, bassesse de sentiments, corruption du cœur, abandon de ses devoirs, inquiétudes continuelles, intrigues, fatigues, jalousies, fureurs, duels, désespoir, si l'on échauffe, dégoût après la possession ; caprices dans le changement des objets de sa passion ; toujours la même pour les plaisirs des sens : ajoutons à tous ces maux, les maladies, aussi dangereuses qu'inévitables, qu'elle occasionne.

Heureux celui qui fait se défendre contre les appas trompeurs & perfides de ce vice !

DE LA CONTINENCE.

LA continence est une modération dans l'usage des plaisirs; c'est une vertu morale qui ne donne au besoins de la nature, précisément que ce qu'il leur faut pour les satisfaire. Ce mot s'entend aussi, souvent de la privation volontaire des plaisirs; alors c'est une vertu chrétienne; regardée comme telle dans l'église Romaine. Il semble qu'il y a entre la chasteté & la continence; cette différence, qu'il n'en coûte aucun effort pour être chaste; & que c'est la suite naturelle de l'innocence: au lieu que la continence paroît être le fruit d'une victoire remportée, sur soi même.

DE L'ENVIE.

L'ENVIE est de tous les vices, celui qui trouble davantage le repos de l'homme.

C'est une tristesse de la prospérité d'autrui, une douleur secrète du triomphe de la vertu, & du mérite. Il n'est rien de plus malheureux, de plus injuste, & de plus vil, qu'un homme sujet à l'envie.

Rien de plus malheureux, parce qu'il ne se passe point de jour, qui ne lui fournisse de nouveaux motifs de chagrain; la fortune se plaissant à faire sans cesse de nouveaux favoris.

Rien de plus injuste que lui : pour être heureux, lui fait-on tort ? Rien enfin de plus vil : car l'envieux s'attriste de notre bonheur, & il se réjouit de notre malheur. Peut-on imaginer une bassesse d'âme plus digne de mépris ? Un tel monstre devoit être banni de la société, comme indigne d'y vivre.

La médifance, la calomnie, l'impof-ture, & la ruse font les compagnes infé-parables de l'envie. Elle employe aussi la flatterie ; & tandis qu'elle vous acca-ble de louanges & de carrasses, elle ré-pend fécrètement de faux discours contre vous, & cherche mille fouterreins pour vous perdre. Enfin l'envieux est unique-ment né pour lui même, il ne prend aucune part dans les affaires les plus im-portantes, de ses concitoyens : il est in-sensible aux besoins des autres ; mais, ce qui est encore plus abominable, est, qu'il s'inquiète nuit & jour, pour oppo-fer des obstacles à leur bonheur, a fin

de faire échouer leurs entreprises : & il n'ouvre son âme au plaisir, que lors qu'il voit périr son prochain. Au reste l'envieux se fait toujours plus de mal, qu'il n'en cause à ceux qu'il attaque : son envie accroit ses peines, sans altérer la prospérité des autres.

D E L A P I T I É.

LA pitié est un sentiment de l'âme ; qui nous porte à nous attendrir à l'aspect d'un spectacle de misère , & de souffrance.

Nos entrailles se remuent pour le malheureux qui souffre : & nous déplorons son sort : voilà un sentiment bien noble ! jusque là notre compassion n'est que stérile , & ne mérite pas le nom de vertu.

Mais , si nous volons au secours de l'affligé ; & que nous cherchions à le consoler , à le soulager ; alors , nous avons une pitié active : & nous sommes vraiment miséricordieux. Pour ce qui est de la compassion naturelle , il est certain que chez beaucoup de gens , elle est

intéressée : ce n'est plus alors une vertu, quoique les effets ne tendent pas moins, d'eux mêmes au soulagement des particuliers, & au bon ordre de la société : que s'il étoit un sentiment exempt de toute vuë d'entérêt.

Mais on voit tous les jours, des grands, dont la jouissance & les richesses sont pour eux un état si bien affermi, qu'ils n'appréhendent rien des caprices du sort; courir avec empressement au secours des foibles, prévenir les besoins de l'indigent, & taire leurs bienfaits. Leur pitié, n'est certainement point intéressée : ce sont des âmes compatissantes, par l'amour de leurs devoirs, dans l'ordre de la nature ; & qui, si elles y ajoutent des motifs surnaturels, accomplissent pleinement le précepte de charité, en quoi consiste la loi & les Prophètes.

DE LA GOURMANDISE.

LA Gourmandise est une intempérance dans le manger.

Le gourmand n'est jamais satisfait, il n'est pas plutôt éveillé, qu'il pense à faire un ample diner; malgré que son estomach, soit encore surchargé du souper de la veille; mais ce ne fera que des vins exquis, & des liqueurs fines, qui pourront opprimer une coction, même imparfaite, des mets si différents & pris en si grande quantité.

Les effets d'une intempérie si monstrueuse ne peuvent être que funestes; produisant d'abord l'altération, & bientôt la destruction totale de la santé.

Un eſtomach qui regorge de viandes, envoie continuellement des tourbillons de vapeurs, qui obſtruent l'organe du goût ; de maniere que les mets les mieux affaiſonnés, deviennent à la fin inſipides, & ne font plus de ſenſation ; de là l'inappétance, & les maladies qui la ſuivent néceſſairement.

J'ai entendu dire, plus d'une fois, un tel eſt mort ſubitement après avoir mangé, avec appétit, une livre & demie, ou deux, de grillades de boeuf. Laplupart paroiffent ſurpris de cet accident ; je ne la ſuis point : il eſt clair que ce n'eſt que l'effet d'un eſtomach trop ſurchargé.

DE LA SOBRIÉTÉ.

LA sobriété consiste à ne faire aucun excès dans le boire ni dans le manger. La providence a attaché des faveurs délicieuses aux différents mets, destinés pour la nourriture de l'homme, afin de l'exciter à y recourir, pour réparer ses forces affoiblies, par les fatigues, & par la continuité du travail. Il doit toujours se mettre à table dans cette vuë; & lors qu'il tire sa subsistance des suc des animaux, & des fruits créés pour son usage, il doit s'en servir avec sobriété, élevant son âme vers le ciel, pour remercier celui qui les lui donne.

En

En un mot, la frugalité est la gardienne de la chasteté, & la mère de la bonne santé.

Par elle l'on maintient l'équilibre entre les solides & les fluides du corps ; d'où dépend l'uniformité de ses mouvements, la bonté de l'organisation, la perfection, & la durée de l'oeconomie animale.

DE LA COLÈRE.

LA colère a trois fins; elle tend à
reparer l'honneur, à punir l'injus-
tice, & à prévenir la rechute.

C'est une courte fureur; dont les éfets font de longues folies. Elle offusque le jugement, & aveugle la raison; rend souvent, pour un rien, l'homme malheureux le reste de ses jours: lui fait perdre en peu de minutes des amis qu'on n'avoit acquis, qu'après bien du tems, & des épreuves. Indiscrette, elle révèle les secrets les plus importants; ridicule, elle fait des menaces extravagantes; elle s'abandonne à des excès toujours suivis de repentir, & quelquefois punis du der-

nier supplice. Elle n'entend point la voye des conseils; elle s'arrête de la sagesse des remontrances; & avec tout cela, c'est le caractère particulier d'un coeur foible, & pusillanime: aussi voyons nous que les femmes se fachent plus aisément que les hommes; les vieux que les jeunes: les malades que les seins. L'amitié d'un homme sujet à l'emportement est à charge aux honnêtes gens, & sa compagnie est un labyrinthe d'où l'on ne sort pas si aisément qu'on y entre.

De la colère à l'emportement, il n'y a que deux doigts, & l'emporté & le fou, ont les mêmes prétentions aux petites maisons. Pour connoître combien la colère est honteuse, il faut la regarder dans les autres.

DE LA MODÉRATION.

LA modération est le trésor du sage ; c'est une disposition de l'âme, qui la porte naturellement & sans effort à fuir tous les excès : elle a son siège dans le tempérament.

Les jeunes gens qui ont le sang bouillant, & ceux qui sont agités de quelque passion, ne la connoissent pas : elle est volontier le partage de l'âge mûr, & de la vieillesse.

La raison, l'habitude de réfléchir & de combattre nos passions, peuvent aussi nous la donner, Socrate en est une preuve ; il étoit né violent & emporté ; & la philosophie le rendit le plus doux de tous les hommes.

C'est la modération qui nous instruit,
en réglant nos études.

Car cette avidité de tout savoir, de
tout connoître, est le plus grand obstacle
à la science.

Elle fait des demi-sçavants, qui deviennent insupportables à la société, par leur suffisance. L'universalité des talents, & des connoissances est donnée à très peu de personnes; & rien n'annonce plus la médiocrité, que la prétention d'être universel. Corneille n'étoit que poëte, Locke n'étoit que philosophe, La Fontaine ne favoit faire que des fables. Le génie n'a qu'un talent marqué: l'esprit veut les avoir tous. L'homme donc pour vivre heureux, doit mettre un frein aux desirs qui l'invitent à la recherche des biens particuliers, qui s'offrent ici bas à ses regards. C'est ce frein, que j'appelle modération.

DE LA PARESSE.

LA paresse est la Haine du travail, toute la nature est en action, & ne subsiste que par l'action. L'homme surtout en a besoin, & il doit chercher à se rendre utile, tant pour le bien de la société, que pour son propre bonheur.

Ainsi, la paresse, qui est une fuite du travail, soit à l'égard du corps, ou de l'esprit, est un des plus grands obstacles à notre bonheur. Elle nous cause une langueur, un abattement, qui nous rend incapables de tout. Elle s'oppose à l'accomplissement de nos devoirs, & bien loin de nous procurer du repos, & de la tranquillité, elle ne produit que l'ennui.

& le méfaise. Dans quelque situation du corps que se trouve un paresseux: il n'est jamais bien.

La paresse nuit à la santé, & aux connoissances, qu'on pourroit acquérir. Elle empêche les bonnes actions que nous pourrions faire; & nous fait souvent manquer le succès des projets les plus utiles, en retardant nos démarches. La paresse est l'effet de l'orgueil, & le travail est souvent une suite de la vanité. L'orgueil d'un Espagnol, le portera à ne point travailler; la vanité d'un François le portera à savoir mieux travailler que les autres.

Toute nation paresseuse est grave; car ceux qui ne travaillent pas, se regardent, comme souverains de ceux qui travaillent.

DE L'OCCUPATION.

L'Occupation dont il est ici question, est un travail avantageux au particulier & à la société.

Car l'homme ne peut guère être vertueux ou vicieux pour lui seul. Travailler ainsi, nous voilà tous entiers, nous ne naissons que pour cela. Chaque homme fait partie d'un tout organisé, qui est le genre humain; & par conséquent, qui est destiné à quelque fonction: c'est un ressort qui doit avoir son action déterminée.

Le travail est une justice. Il n'y a personne pour qui toute la société n'agisse, & ne s'intéresse. Chacun de nous doit

donc contribuer de toutes ses forces, au maintien de l'harmonie de toute la société. A juger de l'occupation par ses effets, combien doit elle nous être chère ? C'est un travail assidu, qui nous fait perdre de vue les objets de nos passions ; en y pensant pas, on ne peut les désirer. Les passions affoiblies ou détruites, le vice fuit ; la vertu paroît, & établit son empire dans les coeurs. Sans le travail, la surface de la terre, n'eût été qu'un vaste desert. Les hommes auroient vécu moins en hommes qu'en bêtes sauvages.

La vie est un talent que l'auteur de la nature nous a donné, nous devons le faire valoir.

Connoissons le prix de tous les instents, & n'en laissons passer aucun sans le mettre à profit. Or quel meilleur emploi doit on faire du tems, qu'en le consacrant à la perfection de son esprit & de son coeur ? Et cela par l'étude des

connoissances utiles, & par la pratique des bonnes mœurs.

M. le Chevalier de Cramezel.

C'est par des occupations utiles & honnêtes, que nous parvenons à nous attirer l'estime des hommes; d'ailleurs les avantages particuliers que nous en retirons, sont de grands motifs, pour nous inciter à nous occuper sans cesse. En un mot c'est par l'occupation & le travail que nous acquérons les plus sublimes connoissances; qu'il est impossible d'acquérir si l'on croupit, dans doïssivété & la nonchalance.

Je vais actuellement parler des fruits de la sagesse, & des imperfections qui leur sont opposées.

DE LA CHARITÉ.

LES livres sacrés nous disent, que la charité, couvre une multitude de péchés. C'est une vertu toute céleste, & toute aimable.

Tantôt elle se déguise sous la figure humaine, d'une mère tendre; elle est chargée d'une troupe d'enfants, qui ne font que de naître : peut-on leur refuser des aliments ? Tantôt elle prend le génie vif, & le caractère véhément d'un orateur pathétique; elle plaide pour tous les malheureux; elle excite la compassion; les cœurs sont attendris : la cause est gagnée.

Ici en suppliante, elle tient à la main les requêtes de l'orphelin opprimé, de la veuve timide & tremblante : elle les pré-

sente aux grands de la cour, aux magistrats : ils lui sont favorables. La charité est la douce consolation des fidèles, le gage assuré de notre salut, le fondement solide de notre espérance, le bouclier impénétrable de notre foi, & le remède efficace de nos péchés. C'est un des plus grands dons de la providance, nécessaire aux foibles, glorieux aux forts, & utile à tous les chrétiens. La nature ne nous a formés pour la société, qu'afin que nous puissions nous aider les uns les autres, par un commerce de charité.

C'est par la charité que nous sommes attendris & touchés de compassion à la seule vue des malheureux ; & la compassion n'est autre chose qu'un cri de la nature, qui nous avertit & nous presse de les secourir. En un mot, la charité fait le bonheur de la société : elle est l'essence de la religion, & nous rend agréables, devant Dieu & les hommes.

DE

DE L'INGRATITUDE.

LES anciens Romains avoient une si grande horreur de l'ingratitude, qu'ils ne croient pas pouvoir traiter quelqu'un avec plus de mépris & d'indignation, qu'en l'appellant ingrat.

Un ingrat regarde un bienfaiteur comme un créancier; & le bienfait reçu, de rose qu'il étoit en passant dans les mains de l'ingrat, est devenu un chêne, dont il ne peut qu'avec peine supporter le poids.

Cet état lui paroît si incommode, que l'envie d'en sortir le dispose peu à peu à se mettre au dessus de toute obligation; sans la crainte de ruiner ses nouvelles espérances, son ingratitude paroîtroit sans doute à la première occasion. Mais il a

des ménagements à garder ; voilà ce qui l'engage à publier hautement des généroſités qui le déchirent, & l'accablent dans le ſécret. Trouve-t-il ailleurs que chez ſon ancien bienfaiteur un plus grand avantage, il change tout à coup ; & va droit où ſon intérêt l'appelle : & ſ'il conſerve quelque choſe de ſes premiers égards, purement extérieurs ; c'eſt a fin qu'on ne lui donne point dans le monde un nom, qu'il ſent bien mériter à tant de titres.

Quoique ce vice ne ſoit point puniſſable par les loix, il n'en eſt pas moins en horreur parmi la ſociété.

Ariſtote étant interrogé, quelle étoit la choſe qui vieillifſoit le plus dans l'homme ? répondit que c'étoit le bienfait reçu. C'eſt l'ingratitude qui porte les fils à manquer de reconnoiſſance envers leurs peres ; & les frères à ſe diſpenſer ſans peine de l'obligation réſpective, due à des bienfaits réciproques.

Un roi, ne sera-t-il pas naturellement courroucé contre un autre souverain à qui il aura envoyé des troupes pour le soutenir & le défendre contre un ennemi puissant ; & qui lui en refuse dans une occasion pressante ?

Voilà une ingratitude bien marquée ; mais l'on me dira, c'est une affaire de politique : il est permis aux potentats de faire ce qui feroit rougir, un honnête particulier.

Enfin Sénèque dit, que les ingrats ne sont pas ceux, qui ne rendent pas le bienfait : mais ceux qui oublient de l'avoir reçu.

D E L A J O I E.

LA joie est après la vertu, le plus grand de tous les biens ; c'est un plaisir que l'âme ressent, lors qu'elle considère la possession d'un bien présent ou d'un bien futur, qu'elle regarde comme assuré.

Quand on ne s'est pas gâté l'esprit & le coeur, par des sentiments qui séduisent l'imagination, ni par aucune passion ardente, la joie se trouve aisément : la santé, & l'innocence en sont les vraies sources. Mais dès qu'on a eu le malheur de s'accoutumer aux plaisirs vifs, on devient insensible aux plaisirs modérés.

La joie est un sentiment plus vif & plus fort que la gaiété : il est moins d'habitude & de caractère. La joie ne se trouve guère, que dans le peuple, non parce qu'il est pauvre : mais parce qu'il a peu pensé.

Voici des vers sur la joie.

La joie est naturelle aux ames innocentes,
Autant que la tristesse, aux ames mal-
fantes.

Un méchant n'est jamais assuré ni content ;
L'homme de bien est gai, quoiqu'il soit
pénitent.

Le calme de son coeur, paroît sur son
visage ;

Rien ne le peut troubler, rien ne lui fait
outrage,

Il fait rendre le bien pour le mal qu'on
lui fait :

Sain, malade, partout égal & satisfait.

DE LA JOIE.

LA joie est après la vertu, le plus grand de tous les biens ; c'est un plaisir que l'âme ressent, lors qu'elle considère la possession d'un bien présent ou d'un bien futur, qu'elle regarde comme assuré.

Quand on ne s'est pas gâté l'esprit & le coeur, par des sentiments qui séduisent l'imagination, ni par aucune passion ardente, la joie se trouve aisément : la santé, & l'innocence en sont les vraies sources. Mais dès qu'on a eu le malheur de s'accoutumer aux plaisirs vifs, on devient insensible aux plaisirs modérés.

La joie est un sentiment plus vif & plus fort que la gaiété : il est moins d'habitude & de caractère. La joie ne se trouve guère, que dans le peuple, non parce qu'il est pauvre : mais parce qu'il a peu pensé.

Voici des vers sur la joie.

La joie est naturelle aux ames innocentes,
Autant que la tristesse, aux ames mal-
fantes.

Un méchant n'est jamais assuré ni content ;
L'homme de bien est gai, quoiqu'il soit
pénitent.

Le calme de son coeur, paroît sur son
visage ;

Rien ne le peut troubler, rien ne lui fait
outrage,

Il fait rendre le bien pour le mal qu'on
lui fait :

Sain, malade, partout égal & satisfait.

DE LA TRISTESSE.

LA tristesse est un abattement que l'âme éprouve, lors qu'elle a perdu ; ou qu'elle craint de perdre un bien qu'elle possède. Il est peu de bien, dont la privation doive causer cette langueur mortelle, qui dégrade l'homme ; & marque la foiblesse de son esprit.

Le cœur se voyant ainsi opprimé, tremble, & languit, comme un malade qui sèche peu à peu de douleur & périt enfin s'il ne reçoit quelque soulagement à sa maladie.

Malgré que la tristesse affecte si fortement le cœur, je dirai cependant, qu'elle

s'envole, pour l'ordinaire, sur les ailes du tems; mais quand une tristesse opiniâtre a piqué le cœur jusqu'au vif, & c'est cachée dans sa profondeur : le tems ne sert alors, qu'à l'accroître.

Le meilleur remède qu'on puisse employer pour cet abattement de l'âme, est de se conformer entièrement à la volonté de l'être suprême, qui nous donnera des forces suffisantes pour résister à tous les événements de la vie, quels qu'ils puissent être.

D E L A P A I X.

POUR conserver la paix entre les hommes, il n'y a point de moyen plus propre, que celui de s'appliquer à bien connoître les causes ordinaires des divisions, qui arrivent entreux : afin de pouvoir les prévenir.

Il ne suffit pas, pour conserver la paix avec les hommes, d'éviter de les blesser : il faut encore savoir souffrir d'eux, lorsqu'ils font des fautes à notre égard.

Si les hommes suivoient cette maxime, on verroit bientôt la discorde disparoitre parmi eux.

Mais l'interêt, très souvent mal entendu, l'amour de la gloire, l'ambition, & une infinité d'autres motifs, aussi mal fondés, qu'indignes de l'homme raison-

nable ; portent les mortels à des excès d'horreurs, qui font frémir la nature ; & qui les mettent infiniment au deffous des brutes.

Les Vénitiens & les Florentins envoyèrent des ambassadeurs, vers Alphonse, roi d'Arragon, pour le supplier de leur accorder la paix ; “ Je n'ai jamais, leur dit ce prince, souhaité de tirer de mes victoires un plus grand avantage, que de voir à mes pieds les ennemis me demander la paix.” Louis prodius avertit ce roi, qu'il pouvoit avoir des Vénitiens & des Florentins plus de deux cents mille ducats, pour la paix qu'ils lui demandoient.

“ Je fais, lui répondit sa majesté, je fais donner la paix ; mais je ne fais point la vendre.” Quelle grandeur d'âme dans un prince victorieux ! & qu'elle est digne d'envie !

DE LA BIZARRIE.

IL n'y a rien qui détruise tant la confiance qu'on pourroit avoir en nous que la bizarrerie.

Ce défaut nous fait regarder comme des gens avec qui il n'y a aucune mesure à prendre. La raison en est, que le fondement de la confiance qu'on a en certaines gens, c'est qu'on les croit incapables de s'écarter de l'honnêteté & de la raison.

Mais, on a une juste défiance des personnes Bizarres, parce qu'elles se conduisent par des principes déraisonnables.

La Bizarrie est le goût des choses singulieres : elle est la marque d'un esprit faux.

Elle prend aussi quelquefois sa source dans l'amour propre, dans le desir de se distinguer à quelque prix que ce soit.
M. S. Aman.

DE LA LONGANIMITÉ.

LA longanimité est un don divin. C'est une patience qui vient de bonté, & de grandeur d'âme; qui consiste à supporter long-tems les plus dures offenses, sans s'irriter : & sans songer à les punir.

Trévoux.

DE L'IMPATIENCE.

L'IMPATIENCE est un vif sentiment de desir, qui s'annonce par le trouble & l'agitation.

Elle prend sa source dans le tempérament. Les personnes qui ont l'imagination vive & le sang bouillant, sont ordinairement impatientes.

Qu'est-ce qu'impatience ? un bouillon de jeunesse,

Des vives passions impetueux enfant,

Dont le brusque transport nous entraîne souvent ;

Mais qui d'un bon esprit n'est pas moins le partage :

Qui n'est que passager, & que tempère l'âge ;

Douce imperfection, excusable défaut,

Dont on est après tout corrigé que trop tôt.

M. de Boissy.

DE LA BÉNIGNITÉ.

LA bénignité, ou l'humanité, est l'amour des hommes : c'est un sentiment de bienveillance, qui nous excite à faire leur bonheur, soit par nos conseils ; soit par notre exemple ou nos bienfaits : c'est le principe du bien moral.

La bénignité est le fruit d'une bonne éducation, & d'un amour propre éclairé, qui raisonne sur ses véritables intérêts : c'est aussi l'effet d'un heureux temp r ment. Les personnes douces & éclairées, sont naturellement portées à l'amour de l'humanité.

L'effet du bonheur, est de chercher à se communiquer. L'humanité, ce sentiment noble qui nous affecte de compassion ou d'amour pour nos semblables, nous fait participer, en quelque sorte, au bonheur de la divinité; qui se plaît à chérir, à conserver, à secourir la nature humaine.

M. de Fontenelle.

DE LA PERFIDIE.

LA perfidie a toujours été détestée de toutes les nations ; comme une infidélité préméditée ; une imposture atroce, une lésion totale des droits divins & humains, & un mépris insigne de la religion & de la probité : dont elle empreunte souvent le voile, pour cacher ses desseins, & pour porter des coups d'autant plus dangereux qu'il est moins possible de les prévenir. On aime les fruits de la trahison ; mais on a en horreur, & la trahison & le traître. Lasthene, citoyen de la ville d'Olinthe, aida Philippe roi de Macedoine à s'en emparer ; & se plaignant un jour à ce prince de ce qu'on l'appelloit traître : les Lacédemoniens, lui répondit Philippe, font des gens gros-

fiers, qui nomment toutes les choses par leurs noms.

La perfidie est un monstre dans un état : plus il se déguise, plus il est à craindre : il est capable de toutes sortes de crimes.

Le perjure ne lui coute rien ; la cruauté lui est familière : & les prétextes ne lui manquent jamais. Il ne connoît rien de sacré. En un mot il se sert de tout ce qui peut nuire, à ceux pour qui il devoit avoir du respect & des égards. Je suis sur prise que ce vice ait eu ses panégyristes ; entre autres machiavel, dans ses leçons de politique qu'il donne aux rois ; où il tâche de leur faire entrevoir, que pour se conserver, & s'agrandir, tout est permis : & que ce qui seroit dissimulation, fourberie, trahison, chez de simples particuliers, n'est, chez eux, suivant ce système diabolique, que prudence, adresse, sage précaution.

Quelles Horreurs !

DE LA BONTÉ.

LA bonté est une disposition du cœur, qui nous excite à faire du bien, & à en rechercher l'occasion. Elle diffère de la bienveillance; en ce qu'elle est d'une signification plus générale, & que la bienveillance à un objet particulier: l'une est la cause, & l'autre l'effet.

Rien n'est plus rare que la véritable bonté; ceux mêmes, qui croient en avoir, n'ont d'ordinaire que de la complaisance, ou de la foiblesse.

La véritable bonté consiste dans l'inclination qu'on a d'aimer les hommes, à excuser leurs défauts, à leur pardonner leurs vices, à interpréter ce qu'ils font de la manière la moins défavorable, à les supporter, & à leur faire du bien: lors

même qu'il n'y a aucun retour à en attendre.

La bonté d'âme fait qu'on ne se porte à la sévérité contre un coupable qu'à regret, & pour ne point manquer au devoir.

C'est par la clémence, ou la bonté de l'âme, que nous nous insinuons dans l'esprit, & dans le cœur de ceux qui se sont écartés de leurs devoirs, & que nous les ramenons insensiblement dans les voyes de la justice, & de l'ordre.

La bonté est donc essentiellement requise au bonheur de la société, puis qu'elle en rassemble les membres égarés.

Il faut cependant prendre garde que la clémence ou l'indulgence ne dégénere en lâche complaisance, & la mansuétude en une douceur cruelle pour le particulier; & en une vicieuse indifférence pour l'ordre, & pour le repos de la société. Ce seroit avoir alors une bonté fausse & mal entendue, dont on auroit, tôt ou tard, lieu de se repentir.

DE LA CRUAUTÉ.

IL y a deux eſpeces de cruauté ; l'une de ces fléaux du genre humain, qui prennent un ſingulier plaifir à le tyraniſer ; l'autre de ces cœurs infenſibles, qui, ſans être la cauſe directe des malheurs d'autrui, les contemplent d'un oeil ſec & tranquille, ſans penſer à les adoucir. Auroit-on jamais pu croire, ſi les faſtes de l'hiſtoire de tous les tems n'étoient une preuve convaincante, qu'il y ait en des hommes aſſez féroces pour ſe faire un délice de la peine de leurs ſemblables ; pour aimer à les tourmenter, à multiplier leurs ſuplices, à en inventer

de nouveaux : quelquefois même, sans être excités à tant de fureurs, par aucune vue d'intérêt ou de vengeance ?

Combien de monstres de cruauté, ne se sont pas mis en peine de chercher à couvrir du moindre prétexte, les barbaries qu'ils exerçoient ! Mahomet fut cruel par un motif d'ambition, & par la nécessité où il se trouvoit, relativement à ses vues, de détruire promptement tous les obstacles qui pourroient les traverser. Mais sous quel voile spécieux, dans quelle vue plausible, Phalaris fit-il bruler vif, dans le ventre d'un taureau d'airain, celui qui l'avoit fabriqué ?

Quel prétexte avoit Neron de mettre le feu, de propos délibéré, par tous les quartiers de Rome, défendant sous peine de mort de l'éteindre ? De sorte que la moitié de cette ville fut consumée : & après, afin de prétendre la persécution des chrétiens, il supposa qu'ils étoient les

auteurs de cet incendie : & il en fit mourir plusieurs.

Je pourrois citer une infinité d'exemples de cruauté ; mais ce que j'en ai dit suffit, pour la faire détester. Il faut avouër qu'aujourd'hui la philosophie, en polissant les hommes, a fait disparoitre cette férocité infernale.

DE LA SENSIBILITÉ.

LA sensibilité tient plus à la sensation. La tendresse au sentiment. Celle-ci a un rapport plus direct aux transports d'une âme qui s'élance vers son objet; elle est active: celle-là a une relation marquée aux impressions que les objets font sur l'âme: elle est passive. On s'attache au coeur sensible, le coeur tendre s'attache lui même.

La chaleur du sang nous porte à la tendresse; la délicatesse des organes entre dans la sensibilité. Les jeunes gens seront donc plus tendres que les vieillards; les vieillards plus sensibles que les jeunes

gens ; les hommes plus tendres que les femmes ; les femmes plus sensibles que les hommes. La tendresse est un foible ; la sensibilité une foiblesse.

La première est un état de l'ame ; la seconde n'est qu'une disposition. Le coeur tendre éprouve toujours une forte d'inquiétude, analogue à celle de l'amour : il est calme & tranquille, tant qu'il ne ressent pas les atteintes de cette passion. La sensibilité nous oblige à veiller autour de nous pour notre intérêt personnel.

La tendresse nous engage à agir pour l'intérêt des autres.

L'habitude d'aimer n'éteint point la tendresse. L'habitude de sentir émousse la sensibilité. L'homme tendre est d'une humeur assez égale : il veut toujours vous intéresser & vous plaire.

Enfin les ames tendres, ont plus d'existence que les autres ; les biens

& les maux se multiplient à leur égard.

Elles ont encore un avantage pour la société ; c'est d'être persuadées des vérités dont l'esprit n'est que convaincu.

La conviction n'est souvent que passive ; la persuasion est toujours active : & il n'y a de ressort, que ce qui fait agir.

DE L'INDIFFERENCE OU INSENSIBILITÉ.

L'INDIFFERENCE est l'effet d'un homme qui n'est affecté que très foiblement : c'est l'effet de la stupidité, & la marque de peu d'esprit.

L'insensibilité est une paralysie de coeur, qui le rend insensible : mais il n'y point de coeur qui le soit à tous égards.

Nous naissons avec un germe d'amour propre & de cupidité, qui se développe avec l'âge : & qui jette dans l'âme des racines plus ou moins profondes.

Heureux celui qui vivroit dans une indifférence totale sur les choses défendues par la Loi, ou dangereuse pour notre repos & pour notre salut.

Ce ne feroit point alors un défaut, qu'une telle insensibilité.

Mais il en est une, que je regarde comme opposée aux avantages de la société; c'est cette indifférence, par laquelle l'homme n'est touché, ni des bonnes qualités, ni des intérêts de qui que ce soit.

N'allez point proposer à un homme insensible, la vue d'une femme accomplie, ou le spectacle des plus grands chef-d'oeuvres des arts libéraux. Rien ne peut l'émouvoir, il ne voit dans une belle tête, que ce qu'elle a de commun avec le plus laid visage; des yeux, un front, une bouche, & sans appercevoir la délicatesse des traits, la petitesse de la bouche, la couleur & la vivacité des yeux, la finesse & l'ensemble de toute la physiognomie.

Enfin rien de plus contraire à la société, que l'insensibilité. Elle fait d'un être raisonnable & intelligent, un poids entièrement inutile.

DE LA DOUCEUR.

LA douceur consiste à être complaisant ; elle nous fait déferer à la volonté d'autrui ; c'est une qualité du temperament, que l'éducation & la réflexion fortifient. Elle nous rend attentifs & prévenans, dans le commerce de la société ; elle nous fait dissimuler les offenses ; elle chasse l'esprit de contradiction & l'esprit satyrique ; elle nous donne ce ton affectueux du sentiment, qui nous concilie ceux qui vivent avec nous : elle nous inspire la bienveillance, la bonté, la sensibilité, la reconnaissance & l'amour de l'humanité. Cette qualité est aimée de tout le monde, & bien moins commune qu'on ne pense.

Il y a, comme le dit très bien M. de Bellegarde, une douceur d'esprit, une douceur de coeur, une douceur de moeurs, une douceur de conversation, une douceur de conduite, &c. La douceur d'esprit consiste à juger des choses sans aigreur, sans passion, sans préoccupation de son propre mérite; & de sa prétendue infallibilité.

La douceur de coeur à vouloir les choses sans entêtement, & d'une manière juste : qui ne nuise ni au droit des autres, ni à l'ordre public.

La douceur de moeurs, à se conduire par les grands principes, sans vouloir reformer les autres : spécialement ceux dont on est pas chargé.

La douceur de conversation, à proposer ses sentiments sans vouloir contraindre personne à penser comme nous, & sans mépriser les vues qu'ils peuvent avoir. La douceur de conduite à agir avec sim-

plicité, droiture, sans entreprendre de contredire les autres.

On regarde la douceur comme une vertu opposée à la fermeté: c'est un préjugé.

Un homme peut-être doux, & fort attaché aux règles: mais il ménage ceux qui s'en écartent.

D E L A H A I N E.

LA haine, comme l'amour, se forme dans la volonté ; avant que la raison & le jugement puisse lui en interdire l'entrée.

Mais c'est une passion bien plus sensible que l'amour.

L'amour se glisse, s'accroît dans l'ame par degrés imperceptibles ; & ce n'est que la réflexion sur nous mêmes qui nous découvre l'état de notre coeur.

Mais la haine n'est pas plutôt conçue, qu'elle se fait vivement sentir ; & que dans un instant elle devient fureur.

Pourquoi cela ? C'est qu'elle nous est inspirée par un objet qui ne nous touche,

qu'en nous blessant ; & que la douleur est le sentiment qui nous affecte le plus. Aussi, la haine est-elle prompte à s'enflamer ? elle s'irrite, se nourit des plus légères circonstances, & porte l'incendie dans toutes les facultés de l'âme.

Elle est si cruelle, qu'elle persuade aux hommes d'exposer leurs jours, pour courir à la vengeance.

La fureur des duels ne le prouve que trop.

Combien sont contents de périr pourvu qu'en mourant ils goutent le plaisir d'avoir arraché la vie à leurs ennemis.

Voilà jusqu'où l'amour propre nous aveugle, nous espérons nous venger, & nous devenons les premières victimes de notre vengeance.

DE LA BONNE FOI OU SINCÉRITÉ.

IL ne faut pas confondre la sincérité avec la vérité.

Celle-ci est à l'autre ce que la cause est à l'effet : la source au ruisseau.

Un homme vrai, est incapable du moindre déguisement.

Il est sincère dans toutes ses paroles, & dans toutes ses actions.

Il n'a pas besoin de prouver ce qu'il dit ; on l'en croit sur sa seule affirmation.

Ses promesses passant pour des effets ; & quand il agit c'est toujours conformément à ce qu'il pense.

Il n'est point de vertu plus aimable aux yeux des honnêtes gens, que la sincérité : & il est certain que sans elle, une société ne peut subsister long tems.

Où trouver l'union, où il n'y a point de candeur ?

Où le coeur n'est jamais ouvert, où les lèvres n'en sont que les truchements infidèles ?

Il faut craindre plus de tromper un ami, que de lui déplaire. On déplaît quelquefois étant innocent : mais on ne trompe jamais sans être coupable. Le rang, la dignité, la puissance, attirent des hommages de respect & de crainte ; & c'est à la sincérité seule, que l'on paye un tribut volontaire d'estime & d'amitié.

Les maximes du siècle sont bien différentes ; il semble qu'on ne se réunisse, que pour s'immoler réciproquement à la défiance & à la crainte. On s'accueille de la meilleure grace, du monde, & on se déteste au fond du coeur.

On n'ose rien dire de ce qu'on fait ; & on ne fait jamais ce qu'on dit : voilà ce qu'on appelle politique.

DU MENSONGE.

RIEN n'est plus contraire aux intérêts & aux liens de la société, que le mensonge ; il tend à détruire toute amitié, tout commerce. Qui osera jamais faire un ami d'un homme sans bonne foi ou traiter avec lui ?

On ne fait à quoi s'en tenir avec un menteur.

Suivra-t-on des avis qu'on soupçonne infidèles ? Et risquera-t-on des démarches fausses ou dangereuses ? Le mensonge excite dans l'esprit une telle horreur, qu'il efface toutes les bonnes qualités qui pourroient d'ailleurs se trouver chez celui qui ment.

Le monde ordinairement, assez peu équitable, n'est jamais un mauvais juge

à l'égard d'un menteur. Il suffit de mentir une seule fois, pour n'être jamais cru : même quand on diroit la vérité.

L'habitude vicieuse de mentir est assurément la plus indigne de l'homme, elle le dégrade entièrement, le couvre de honte, de confusion, & lui attire la haine universelle.

La calomnie n'est pas seulement un mensonge, qui mérite la haine & le mépris de tout le monde; c'est encore un vol, un assassinat digne en lui même du dernier supplice. Imposer à un membre de la société, le mal qu'il n'a pas fait : quelle horreur !

Et cependant la calomnie fait moins de mal que la médifance ; parce que le médifant dit vrai, & qu'il ne peut se retracter.

Il y a des occasions où il est permis de taire la vérité ; mais il n'y en a point où l'on puisse la déguiser.

DE LA MODESTIE.

LA modestie n'est point d'ignorer ce qu'on peut être ou valoir,

Ce seroit alors un défaut de discernement, qui exposeroit souvent à juger mal de soi même, & des autres. Ce seroit en outre, une borne de mérite, & non un nouveau degré de perfection.

L'homme véritablement modeste, se connoit, & il manqueroit de sincérité, s'il se disoit inférieur aux personnes qu'il fait ne pouvoir lui être comparées en mérite.

Mais, quoiqu'il n'ignore point son prix, il n'en conçoit aucun orgueil : il ne méprise point ceux qu'il efface ; il ne cherche

cherche point à faire sentir aux autres sa supériorité : il s'apprécie ce qu'il vaut, & se donne pour moins ; non par des paroles, mais par ses manières & par sa conduite. Un riche, un grand, une belle personne ; n'ignorent point ce qu'ils sont. Mais il est des riches & des grands modestes au sein de l'opulence, & au sommet de la grandeur : qui, loin de dédaigner ceux que la fortune a le moins favorisés, sont doux, affables à leur égard ; & les honorent de leur amitié, s'ils la méritent.

On voit des belles ne point tirer vanité de leurs attraits, & ne point se prévaloir sur celles qui leur sont inférieures en beauté ; on peut dire qu'elles sont, en cela, véritablement modestes.

Il y a une modestie de langage, qui est d'une obligation indispensable ; mais elle consiste plutôt à ne point se louer, qu'à se rabaisser la modestie est surtout bienséante aux dames : cette qualité rend

leurs charmes fans prix, à tous égards. Enfin la modestie est une vertu qui a pour principe, l'aversion sur la moindre apparence de vice ; & la crainte de faire quoique ce soit, qui mérite reprimande. Quant à la modéstie dans les habits, & dans les ameublements : on doit consulter la dessus ses facultés ; & surtout, ne jamais sortir de son état : si l'on veut éviter le ridicule.

DE L'AMOUR PROPRE.

L'AMOUR propre est la baze de toutes nos vertus, le fondement des autres passions, & l'âme de toutes sortes d'unions.

C'est un amour de nous même, qui veille continuellement à notre conservation, & aux soins de nous rendre heureux.

Cet amour propre bien entendu, est, comme je viens de le dire, la source de toutes nos vertus ; mais s'il est mal placé, il devient aussi la cause des plus grands vices. Les philosophes l'appellent amour de nous mêmes, pour le distinguer de cet amour propre aveugle, qui fait tout pour soi ; & qui produit les vices & les forfaits, qui régner sur la terre.

Ainsi l'amour propre, étant le principe de toutes nos actions, & faisant, par conséquent, notre bonheur ou notre malheur; il est très important de le bien régler: ce qui ne se peut faire, que par la connoissance de nous mêmes, & de nos devoirs.

Les trois grands mobiles de toutes les actions des hommes, l'amour de la gloire, l'amour des plaisirs, & l'amour des richesses; sont les différents moyens, que l'amour propre employe, pour parvenir au bonheur.

L'amour de Dieu & du prochain, sont les seules routes qui puisse nous y conduire.

DE LA RETENUË.

LA retenuë est une sagesse, une modestie, une circonspection, une prudence dans ses paroles, dans ses jugements, & dans ses actions. Il faut parler des choses saintes ou des affaires des princes, avec une grande retenuë.

La modestie & la retenuë sont bien séantes à la jeunesse : surtout aux jeunes dames.

Il faut avoir la retenuë & la prudence de ne pas juger témérairement de ce que l'on ne connoit pas bien.

On évite bien des inconvénients ; en gardant une retenuë générale, presque de tout le monde. M. Nicole.

La retenue d'une femme qui a du mérite est une espèce de frein, pour con-

tenir les plus hardis dans le devoir. La retenue ne doit rien avoir de farouche, de hautain & de rebutant.

M. de Bellegarde.

La retenue dans les paroles, & dans les actions, est ordinairement le fruit de la circonspection dans les pensées & dans les sentiments ; & celle même des sentiments, vient de notre façon de penser : Mais, il est très important d'apprendre à bien penser.

La retenue bannit la médifance, la raillerie, l'indiscrétion, & la liberté cynique des propos.

La retenue dans nos actions, ne nous laisse rien faire, qui ne porte un caractère de droiture & de vertu ; elle nous prescrit la manière de les faire, qui est celle des autres : elle nous prescrit aussi, l'étude, des usages, les bons exemples, les bienséances, & la pudeur.

DE LA SENSUALITÉ.

LA sensualité est une disposition de l'âme à être facilement affectée des objets sensibles; à la différence de la sensibilité qui n'est affectée que des choses morales.

La grande sensibilité & la grande sensualité sont le principe des fortes passions, & du génie.

On prend assez communément le mot sensualité en mauvaise part; lors qu'on l'emploie pour exprimer le plaisir que ressent un gourmand, & un débauché.

A bien prendre la sensualité, elle n'est point un mal; elle réssemble aux plus

grands biens : il n'y a que leurs abus de condamnables.

Je dirai cependant, que si la sensua-
lité contribuë au bonheur & au génie ;
il faut convenir en même tems, qu'elle
nuît aux connoissances. L'homme sen-
suel sent plus qu'il ne pense. Forte-
ment occupé de la sensation présente, il
exerce moins ses autres facultés ; la mé-
moire & la réflexion.

Trop concentré en lui même, heureux
par son existence actuelle, il s'y com-
plait, jusqu'à ce que le besoin, l'inquié-
tude, & le desir qui en sont les suites, le
portent vers d'autres objets.

DE LA CHASTETÉ.

LA chasteté eſt une vertu morale, qui conſiſte à ne rien dire, & à ne rien faire qui puiſſe bleſſer la pudeur, & la fidélité conjugale.

C'eſt une vertu, par laquelle, nous modérons les deſirs déréglés; mais, pour nous conſerver cet état d'innocence, il faut éviter tout ce qui peut y être contraire: tels que les excès dans le boire & le manger, la fréquentation de perſonnes déréglées, la vuë d'un objet indécent, un diſcours équivoque, une lecture déſhonête: une penſée libre. Scipion l'Aſſricain ſeut ſe contenir à la vuë de la jeune Cléria. Alexandre le grand en fit de même à l'égard de la femme de Darius.

Un homme de condition faisant solliciter une Lacédémonienne d'une faveur, qu'elle ne croyoit pas honnête ; répondit au porteur de la lettre : " Quand j'étois fille j'apprenois à obéir à mon pere ; & je l'ai toujours fait : depuis que je suis femme, à mon mari ; si donc ce que votre maitre me demande, est honnête & juste, qu'il le déclare premièrement à mon mari, & il me trouvera soumise à ses volontés." Cette réponce, venant d'un coeur chaste, ferma la bouche au méssager, & déconcerta le maitre.

Voici un exemple de chasteté bien digne d'être imité. Enfin, la chasteté est une vertu, infiniment au dessus de toutes les beautés du corps & de l'esprit ; quelles quelles puissent être : c'est un trésor qui a pour gardien l'honneur.

DE LA VOLUPTÉ.

LA volupté est le sentiment réfléchi du plaisir.

Il naît de la modération de l'ame, qui jouit sans trouble, sans inquiétude, sans emportement : car sans modération, le plaisir n'est qu'une yvresse, qu'un trouble, machinal, qui n'affecte que les sens, & qui fatigue plus qu'il ne satisfait. Or qui est ce qui peut procurer cette modération si rare ? La nature y contribue sans doute beaucoup, par la bonne constitution des organes ; mais c'est l'estimation des choses, qui la donne.

Ainsi la volupté suppose donc nécessairement des principes, bons ou mau-

vais : c'est à dire, une façon de penser stable & décidée ; car l'incertitude est toujours accompagnée de trouble, & d'inquiétude.

Par conséquent, la volupté devient un bien ou un mal, suivant la justesse ou la fausseté de ses principes. La véritable volupté, est celle qui n'est suivie d'aucun regret de repentir, & dont la jouissance se renouvelle encore par le souvenir, & par le secours de l'imagination ; qui la multiplie, pour ainsi dire, & en augmente la force & la durée ; en ajoutant à l'impression que l'objet a déjà fait sur les organes du sentiment, une nouvelle impression, plus vive & plus pénétrante.

L'idée de la perfection dans un objet, & le véritable amour, nous procure la volupté.

Elle diffère des plaisirs, en ce que les plaisirs ne viennent que des sens, & que la volupté n'appartient qu'à l'âme.

En

En concluant ces principes de la philosophie morale ; je dirai donc, que pour mériter le titre réel de ſage, il eſt eſſentiel de connoître la ſcience de la vertu ; qu'on ne peut avoir cette connoiſſance, ſans avoir l'eſprit éclairé, & le cœur réglé : or, la ſageſſe ſeule peut éclairer véritablement notre eſprit, par les lumières qu'elle nous donne ; & c'eſt elle ſeule, qui peut régler véritablement notre cœur, par les motifs qu'elle nous propoſe.

ELOGE À LA VERTU.

LA vertu qui n'admet que de sages
plaisirs,

Semble d'un ton trop dur gourmander
nos désirs :

Mais quoique pour la suivre, il coute
quelques larmes,

Toute austère qu'elle est nous admirons
ses charmes,

Jaloux de ses appas dont il est le té-
moin,

Le vice son rival, la respecte de loin.

Sous ses nobles couleurs, souvent il se
déguise,

Pour consoler du moins l'âme qu'il a sur-
prise.

Adorable vertu, que tes divins attraits,
Dans un coeur qui te pert laisse de longs
regrets !

De celui qui te hait, ta vuë est le sup-
plice,

Parois : que le méchant, te regarde &
frémisse,

La richesse il est vrai, la fortune te fuit :
Mais la paix t'accompagne, & la gloire
te fuit ;

Et perdant tout pour toi, l'heureux mor-
tel qui t'aime,

Sans biens, sans dignité, se suffit à soi-
même.

Racine.

Fin de la Sagesse ou Philosophie Morale.

